LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

COMÉDIE.

MISE EN VERS ET EN CINQ ACTES,

Par Mr. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

NOUVELLE ÉDITION.

Bibliotheca Palatina MANNELLI

Perrino.

A AVIGNON,

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près le Collège.

M. DCC. LXXII.

65869

ACTEURS.

CONSTANCE.

D'URVAL Époux de Conſtance.

SOPHIE, Niéce d'Argant.

DAMON, Ami de d'Urval, Amant de Sophie.

ARGANT, pere de Conſtance.

CLITANDRE, } Marquis.
DAMIS. }

FLORINE, Suivante de Conſtance.

HENRY, Valet de Chambre de d'Urval.

La Scène eſt au Château de d'Urval.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON

AH! Conſtance, eſt-ce à vous à prendre ma défenſe ;
Et celle de l'hymen, vous---

CONSTANCE.

Ce doute m'offenſe ;
Vous me connoiſſez peu, ſi vous me ſoupçonnez
De penſer autrement.

DAMON *à part.*

à part. Madame, pardonnez---
Epouſe vertueuſe autant qu'infortunée !

CONSTANCE

Si je fais quelques vœux, c'eſt pour votre hymenée ;
Damon, ſoyez-en ſûr, croyez qu'il m'eſt bien doux
De ſervir un ami ſi cher à mon époux.

DAMON

C'eſt l'étroite amitié dont votre Epoux m'honore,
Qui me perd dans l'eſprit de celle que j'adore.

CONSTANCE

Quoi ! votre liaiſon.---

DAMON.

M'expoſe à ſon courroux!
Tout le monde n'eſt pas auſſi juſte que vous.

CONSTANCE

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez; d'où vient cette extrême injuſtice?
Elle ne vous hait point.

DAMON

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend juſtice au fond du cœur;
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ſes charmes:
On ſe trompe en jugeant trop généralement,
Elle croit que l'hymen eſt un engagement
Dont ſon ſexe eſt toujours l'innocente victime;
Tel eſt ſon ſentiment, qu'elle croit légitime;
Je ne ſçais quel exemple, ou plutôt quelle erreur
Autoriſe encor plus ſon injuſte terreur.
Vous ferai-je un aveu peut-être inexcuſable?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend reſponſable.
Enfin elle me croit complice d'un Epoux----

CONSTANCE

Monſieur, elle ſe trompe, & nous offenſe tous.

DAMON

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE

Damon, il n'en eſt rien.

DAMON

Vous voulez qu'on vous croye!

CONSTANCE

Briſons-là, je vous prie: avant notre départ,
Sophie à mes conſeils aura peut-être égard,
Fiez-vous en à moi

DAMON

C'eſt en vous que j'eſpére:
Vous ſçavez que ſon ſort dépend de votre Pere.

CONSTANCE

J'attends Argant: je veux hâter votre bonheur.

DAMON

Je ſuis confûs----

CONSTANCE

Allez: je me fais un honneur
De le faire changer d'idée & de langage;
Surtout que mon époux ignore cet outrage.

DAMON *à part en ſortant.*

Quelle épouſe peut rendre un époux plus heureux!
Que d'Urval devroit bien y borner tous ſes vœux!

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

FAut-il que mon époux ne faſſe aucun uſage
Des conſeils d'un ami ſi fidéle & ſi ſage !
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel !----
Oui, je dois m'impoſer cette loi rigoureuſe :
Le devoir d'une épouſe eſt de paroître heureuſe.
L'éclat ne ſerviroit encor qu'à me trahir,
D'un ingrat, qui m'eſt cher, je me ferois haïr :
Du moins n'ajoutons pas ce ſupplice à ma peine,
Son inconſtance eſt moins affreuſe que ſa haine,

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE

VOus m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE

Vous paroiſſez ému.

ARGANT

Je ſuis même en colere.
Je ſors de chez Sophie ; elle tient de ſa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à ſoutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir :
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE

Quoi, vous ſçavez ?----

ARGANT

Ma fille, un peu de complaiſance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE

J'obéis.

ARGANT

D'Urval eſt à-peu-près ce que je fus jadis :
Ce tems n'eſt point ſi loin, que je ne m'en ſouvienne,
Ma jeuneſſe fut vive encor plus que la ſienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,

Si bien qu'on me trouva totalement changé.
Et véritablement une union ſi belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems ſe paſſa, mais beaucoup, preſqu'un an;
Sans que rien de ma part troublât notre Roman;
Mais auprès d'une femme on a beau ſe contraindre:
Bon! naturellement le ſexe aime à ſe plaindre.
Or comme enfin l'amour ſe change en amitié;
C'eſt juſtement de quoi ſe fâcha ma Moitié:
Elle ne ſçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que ſans amour on peut très-bien aimer ſa femme;
Elle crut perdre au change, elle diſſimula.
Peut-être près d'un mois, après cet effort-là
Il ſurvint entre nous un terrible grabuge.
Madame ſe plaignit, & mon Pere en fut juge:
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas:
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuſe pas.
Puiſqu'il ne veut pas prendre une autre train de vie;
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie---
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE

Quand on croit deviner, on ſe trompe ſouvent.

ARGANT

La contradiction me ravit & m'enchante---
Eh bien, Madame, ſoit; vous êtes tres-contente---
Oui, --- très-heureuſe---- très----

CONSTANCE

Monſieur, en doutez-vous?

ARGANT

Et vous dites pourtant du bien de votre Epoux---

CONSTANCE

Puis-je faire autrement?

ARGANT

Et que le mariage
N'eſt pas toujours un triſte & cruel eſclavage---.

CONSTANCE

Je l'imagine.

ARGANT

Et que--- J'enrage de bon cœur---
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur----
Ma Niéce eſt votre amie, & je lui ſers de pere.

CONSTANCE

Elle mérite bien de nous être auſſi chere.

ARGANT

Oui, mais on a pris ſoin de lui gâter l'eſprit;
Damon & votre Epoux en ſont dans un dépit---
Qui peut donc avoir mis dans ſon cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette averſion folle, & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'himenée, où les a-t-elle pris?

A ſon âge on n'a point de chimères pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnés ſe fait illuſion,
Et ſavoure à longs traits la douce impreſſion
Que ſon cœur enchanté reçoit de la Nature ;
Elle ne voit l'himen que ſous une figure,
Qui loin de l'effrayer, irrite ſes déſirs ;
Et ce portrait eſt fait par la main des plaiſirs:
Mais toutefois Sophie en eſt intimidée.
Madame, ſi ma Niéce en prend une autre idée,
C'eſt l'effet des ſujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonſtance.
(*haut.*)
Apprenez donc, Monſieur, la façon dont je penſe,
Et vous perſiſterez après, ſi vous l'oſez,
Dans l'accuſation que vous me ſuppoſez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux himenée,
Je ne méritois pas d'être ſi fortunée ;
Mais enfin, ſi mon ſort ceſſoit d'être auſſi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon Epoux,
Je cacherois ma honte, en me rendant juſtice,
Et je me garderois d'augmenter mon ſupplice.
Un éclat indiſcret ne fait qu'aliéner
Un cœur, que la douceur auroit pû ramener.
Si quelque occaſion peut mieux faire connoître
Et ſentir de quel prix une épouſe peut être,
Si quelque épreuve ſert à le mieux découvrir,
C'eſt lorſqu'elle eſt à plaindre, & qu'elle ſçait ſouffrir.
Voilà mes ſentimens, tirez la conſéquence.

ARGANT

On n'agit pas toujours auſſi bien que l'on penſe ;
Un beau raiſonnement ne détruit pas un fait.
Ma Bru, ſi vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma Niéce,
Otez-lui de l'eſprit ce travers qui me bleſſe ;
Et que bien-tôt Damon----

CONSTANCE

C'eſt juſtement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT

Il me convient, à Moi.

CONSTANCE

Je n'imagine pas qu'il déplaiſe à Sophie.

ARGANT

Ma Niéce l'aimeroit !

CONSTANCE

Du moins je m'en défie :
Oui, je crois qu'en ſecret elle y prend intérêt.

ARGANT

Pourquoi refuſe-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE

Ce n'eſt point un refus, c'eſt de l'incertitude :
On ne s'engage point ſans quelque inquiétude.
En cela j'aurois tort de la déſaprouver ;
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il eſt poſſible,
A s'aſſurer du cœur qu'elle a rendu ſenſible.

ARGANT

Voilà bien des façons qui ne ſervent à rien.

Sophie paroît.

SCENE IV.

CONSTANCE, ARGANT, SOPHIE.

ARGANT *à Sophie.*

MA Niéce ; comment donc entendez-vous la choſe ?

SOPHIE *en regardant Conſtance.*

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT

Mais, ma foi, je le ſuppoſe.

SOPHIE

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre deſſein n'eſt plus de me ſacrifier ?

ARGANT

Moi, te ſacrifier, quand je veux au contraire
Te donner un époux quelqu'un qui ta ſçû plaire,
Damon ?

SOPHIE

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT

Hé ! c'eſt apparemment Madame que voilà ;
Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge,
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT

Parbleu, c'eſt pour ton bien ;
Pour te faire jouir d'un ſort pareil au ſien.

SOPHIE

Quoi, vous me ſouhaitez un ſemblable partage ?
En montrant Conſtance
Madame eſt donc heureuſe ?

ARGANT

On ne peut davantage.

SOPHIE

SOPHIE

Eſt-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE

Je dois en convenir.

SOPHIE

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir :
Ma crainte cependant n'eſt pas moins légitime,
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'eſtime,
Plus que je n'en avoue, & que je ne m'en crois.
Peut-être ſi mon ſexe abuſé tant de fois
Pouvoit eſpérer d'être heureux en mariage,
Je choiſirois Damon--- L'exemple me rend ſage ;
Madame, j'ai des yeux, & je vois aſſez clair :
Je remarque aujourd'hui qu'il n'eſt plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'aſſocie ;
Cet uſage n'eſt plus que chez la bourgeoiſie
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,
Un parfait ridicule, un travers ſans égal.
Un époux à préſent n'oſe plus le paroître,
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être,
Il faut qu'il ſacrifie au préjugé cruel,
Les plaiſirs d'un amour permis & mutuel.
En vain il eſt épris d'une épouſe qui l'aime ;
La mode le ſubjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la néceſſité
De paſſer de la honte à l'infidélité.

ARGANT

Où peut-elle avoir pris une idée auſſi creuſe ?

SOPHIE *En montrant Conſtance.*

Sur tout ce que je vois----

ARGANT

Elle ſe dit heureuſe.

SOPHIE

Conſtance ! Heureuſe, elle ?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le ſuis.

SOPHIE *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE

Madame, je vous dis-----

SOPHIE

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles diſgraces ?----
Elle a dit mon ſecret, je vais dire le ſien.

ARGANT

Qui croire des deux ?

SOPHIE

Moi.

ARGANT

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE

Me ſuis-je jamais plainte ?

SOPHIE

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE

M'avez-vous jamais vûe ?----

SOPHIE

Oui, malgré vous, Madame ;
J'ai vû--- j'ai reconnu les traces de vos pleurs :
Au fond de votre cœur j'ai ſurpris vos douleurs ;
Mais, que dis-je ? j'y vois, malgré ſa violence,
Le déſeſpoir réduit à garder le ſilence.

ARGANT

L'une ſe dit heureuſe, & l'autre la dément :
Celle-ci ne veut pas épouſer ſon amant.
Conſtance--- Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant je ſçaiſi le parti qu'il faut prendre :
Vous m'avez entendu, Madame, heureuſe ou non,
Quand à vous, je m'en vais remercier Damon---
Mes Dames, à votre aiſe ; il ne faut point ſe rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre *Il ſort.*

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE *à Sophie.*

QU'avez-vous fait ?

SOPHIE *en rêvant.*

Damon n'oſera s'en aller.

CONSTANCE

Ah ! Sophie, on croira que je vous fais parler ;
Une épouſe plaintive eſt encor moins aimable :
Je le diſois.

SOPHIE

En quoi ſuis-je donc ſi coupable ?
Oui, ma chere Conſtance, il eſt vrai, je n'ai pû
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuſe ;
Tant de délicateſſe eſt fauſſe ou dangereuſe.
Quoi ! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus ſenſibles coups ;
Violer tous les jours le ſerment qui nous lie ?
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me ſoit permis de réclamer des droits,
Qui devroient être égaux ?---- Mais ils ont fait les Loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave :

Sa femme eſt ſa compagne, & non pas ſon eſclave.
Je vais dire encore plus ; tant de tranquillité
Peut vous faire accuſer d'inſenſibilité.

CONSTANCE *tendrement.*

M'en ſoupçonneriez-vous ?

SOPHIE

Non, je vous rends juſtice.
Je ſçais que vous ſouffrez le plus cruel ſupplice ;
Mais vous autoriſez un injuſte ſoupçon,
On peut interprêter d'une étrange façon,
Tous vos ſoins de paroître heureuſe en aparence.
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût
Que nous donne un ingrat quand il nous pouſſe à bout.

CONSTANCE

Ah Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE

On peut aller plus loin.

CONSTANCE

Non, Mon Époux m'eſtime.

SOPHIE

Vous vous contentez là d'un bien foible retour.
L'eſtime d'un Époux doit être de l'amour :
Oui, ce ſentiment-là renferme tous les autres.
Quoi ! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres ?
Tout perfides qu'ils ſont, Ils veulent être aimés.
Se contenteroient-ils de n'être qu'eſtimés ?
Quand à moi, je ſuis née & trop tendre & trop vive,
Pour oſer m'expoſer à ce qui vous arrive :
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat ;
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE

Sur le cœur de Damon prenez plus d'aſſurance.

SOPHIE

Non, la fidelité n'eſt pas en leur puiſſance.

CONSTANCE

Comptez ſur ſon amour & ſur ſa probité.

SOPHIE *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté ?
Que ſont-ils devenus ? qu'eſt-ce qui vous en reſte ?
Ce n'étoit qu'une embuche, & qu'un piége funeſte,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCENE VI.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

FLORINE

MAdame, je vous cherche. On vient.

CONSTANCE

Que me veut-elle ?

FLORINE

Souffrez que je reſpire.

CONSTANCE

Eh bien, quelle nouvelle ?

FLORINE

Tenez, j'en ſuis encor dans un enchantement.
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE

Mon Époux ?

FLORINE

Votre Époux--- Lui ?--- la demande eſt bonne ;
Eſt-ce jamais par-là que ſon chemin s'adonne ?
Il eſt vrai que ceci ſeroit aſſez nouveau ;
Vous logés l'un & l'autre aux deux bouts du Château.

CONSTANCE

Florine, ſçachez mieux reſpecter votre Maître.

FLORINE

Je me tais---- Mais.

SOPHIE

Sçachons ce que ce pourroit être.

FLORINE

Vous ne devinez pas ?--- C'eſt votre habit.

CONSTANCE

Comment !

FLORINE

Que l'on vient d'aporter, Madame, il eſt charmant.

CONSTANCE

Cette fille extravague.

FLORINE

Ecoute-moi, de grace,
Ou plutôt venez voir : c'eſt un habit de chaſſe ;
Mais d'un air, mais d'un goût ; venez vous habiller !
Sous cet ajuſtement que vous allez briller !
Vous allez ajouter conquête ſur conquête.

CONSTANCE

Mais quelle viſion lui paſſe par la tête !
D'où me vient cet habit ?

FLORINE

Je ne ſçais point cela.

CONSTANCE

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah! ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE

Une galanterie, & qui s'adresse à moi?

FLORINE

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?
Damon, de qui votre oncle aprouve la tendresse----

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prit ces libertés.

CONSTANCE

Dois-je être plus en butte à des témérités?---
Mais voici mon époux: dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture.

SCENE VII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

D'URVAL *à part.*

VOyons un peu l'effet qu'ont produit mes présens.
(*haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL

On vient de me l'apprendre?
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre:
Je ne l'aurois pas cru: malgré tous mes soupçons,
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu--- Monsieur, pouvez-vous croire---
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part---
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr--- Ah, cruelle Sophie?

SOPHIE

J'en suis la cause, il faut que je la justifie.
(*à d'Urval.*)
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

D'URVAL *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE

Ingrat.

CONSTANCE

Epargnez----

FLORINE

Point de grace.

Ah ! Si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;
Quand vous le rempliſſez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin ſans pouſſer un ſoupir.

CONSTANCE *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

D'URVAL *à part.*

Il faut lui découvrir----

SOPHIE

Prenez-vous-en à moi, c'eſt moi, qui me ſuis plainte.

D'URVAL

Vous !

SOPHIE

Oui, je ſouffrois trop de la voir ſi contrainte
Je n'ai pû la laiſſer dans un ſi triſte état,
Sans faire, en dépit d'elle, un néceſſaire éclat :
J'ai vengé ſa vertu.

D'URVAL

Madame eſt bonne amie.

SOPHIE

De grace ; épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE *avec vivacité.*

Quand même vous ſeriez encor mieux ſon époux ;
C'eſt que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiſer tous les pas par où Madame paſſe ;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE *avec fierté.*

Florine je vous chaſſe ;
Sortez.

FLORINE, *à Conſtance.*

Moi ?

D'URVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt ſi cruel ;
Cette fille vous aime, il eſt bien naturel.
(*à Florine.*)
Viens, cet avis mérite une autre récompenſe ;
Tiens, prens----

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépenſe.

D'URVAL, *à Conſtance.*

Madame, faites grace à ſes vivacités.

FLORINE *à d'Urval.*

Ah ! Puiſque vous payez ſi bien vos vérités,

Une autrefois j'aurai le reſte de la bourſe.

(d'Urval la lui donne.)

SOPHIE

La plaiſanterie eſt d'une grande reſſource.

D'URVAL, *à Conſtance, d'un air plus enjoué.*

C'eſt aſſez--- Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuſer ceux qui vous font leur cour.

ELORINE *à part,*

Oui, c'eſt bien-là de quoi Madame s'embarraſſe?

D'URVAL

Vous avez aujourd'hui le plaiſir de la chaſſe,
Grande muſique enſuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaiſir qui vous ſuit,
Madame; on partira lorſque vous ſerez prête---
(en la regardant.)
Vous avez un habit convenable à la fête---

CONSTANCE *avec embarras.*

Monſieur----

D'URVAL *vivement.*

Le rendez-vous eſt au milieu du bois;
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laiſſoit dépérir votre train;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main---

(Conſtance ſe trouble & paroit interdite.)

Madame, ce diſcours ſemble vous interdire?
A ces dépenſes-là je ne vois rien à dire:
Dépenſez hardiment, & vous aurez raiſon.

ELORINE *à part.*

Cet époux a pourtant quelque choſe de bon.

CONSTANCE

Ce que vous m'aprenez a lieu de me ſurprendre---
Il m'eſt bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juſte ſujet de ma confuſion.
Que je ſuis malheureuſe!

D'URVAL

A quelle occaſion?

CONSTANCE

Ah! Je n'aurois jamais prévû, lorſque j'y penſe,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL *contrefaiſant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE

J'ignore abſolument--- Je ne ſais ce que c'eſt---
En un mot----

D'URVAL

Achevez--- Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE

Cet habit- - ces chevaux, cette caléche---

D'URVAL

Eh bien?

CONSTANCE

S'ils ſont chez moi---

D'URVAL

C'eſt une vérité.

CONSTANCE

Quelqu'un aura ſans doute eu la témérité---
Mais c'eſt aſſez, je crois que vous devez m'entendre

D'URVAL

Oui, Madame, il n'eſt pas difficile à comprendre
Que ce ſont des préſens qui vous ont été faits.

CONSTANCE

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître !--

FLORINE *à part.*

J'aurois déjà tout fait ſauter par la fenêtre.

D'URVAL

Mais ſur qui vos ſoupçons pourroient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE

Je laiſſe dans l'oubli ce qui doit y reſter.

D'URVAL *à part.*

Se peut-il que je ſois ſi loin de ſa penſée !

CONSTANCE

Je voudrois ignorer que je ſuis offenſée.

D'URVAL *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens ſoupçons.
[*Haut.*]
Madame, cependant j'ai de fortes raiſons
Pour oſer vous preſſer, & même avec inſtance,
D'éclaircir ce myſtére--- il nous eſt d'importance ;
Plus que je n'oſe dire--- & que vous ne croyez ?
Je vous en ſçaurai gré, ſi vous me l'octroyez.
Voyez, examinez--- découvrir--- je vous prie,
Qui peut avoir riſqué cette galanterie---
De plus--- préſens ou non--- Madame--- vous pouvez---
Oui, vous m'obligerez, ſi vous vous en ſervez.

Il ſort.

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE *à Conſtance.*

HÉ bien, que dites-vous de cette complaiſance ?

FLORINE

Cet époux dans la vie apporte aſſez d'aiſance.

CONSTANCE *après avoir rêvé.*

N'eſt-ce point mon époux qui me fait ces préſens ?

FLORINE

FLORINE

Des époux ne font pas des tours auſſi plaiſans ;
Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point, Madame ;
Qu'un mari ſoit jamais prodigue envers ſa femme ;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut,
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre ;
Je crois qu'on en pourroit accuſer ces Meſſieurs.

SOPHIE

As-tu quelque ſoupçon ?

FLORINE

J'en ai même pluſieurs.

SOPHIE

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance ?

CONSTANCE

Eh ! N'empoiſonnez pas encore mes douleurs.
Hélas ! Je ſens aſſez le poids de mes malheurs :
Daignez au moins cacher ma nouvelle diſgrace.
(*à Sophie.*)
Je vais me renfermer--- Allez, ſuivez la chaſſe.

SOPHIE

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE

Vous prenez trop de part
A l'état où je ſuis---Laiſſez-moi, par égard :
Profitez du plaiſir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.
(*Elle ſort.*)

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus, ils ſe reſſemblent tous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *paroit rêveur, il va & vient.*

NOtre Cerf n'a pas fait aſſez de réſiſtance.

DAMON

Il eſt vrai : mais entrons un moment chez Conſtance.

D'URVAL *toujours diſtrait.*

Mon équipage eſt bon : j'imagine qu'ailleurs

Il ſeroit mal-aiſé d'en trouver de meilleurs.

DAMON

Conſtance en devoit être, elle n'eſt point venue.

D'URVAL

Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON

Entrons chez elle--- Allons c'eſt une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL

Oui, mais je ne vais guére en viſite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON

Quelle excuſe cruelle!
Du ſort de ton épouſe adoucis la rigueur;
L'eſprit doit réparer les caprices du cœur:
C'eſt trop d'y joindre encore un mépris manifeſte!
Souvent les procédés font excuſer le reſte.

D'URVAL *après avoir regardé partout.*

Je crois tous nos Chaſſeurs dans ſon appartement---
Pour nous entretenir, choiſiſſons ce moment
[*Il ſoupire.*]
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un ſecret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévû tes conſeils, des diſcours
Que ma foible raiſon me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, ma honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis des maheureux eſclaves;
Leur pénible amitié n'eſt que fers & qu'entraves:
Toujours jaloux, & prêts à ſe formaliſer,
Il leur faut des ſujets qu'ils puiſſent maîtriſer:
Mais la vraye amitié n'eſt point impérieuſe;
C'eſt une liaiſon libre & délicieuſe,
Dont le cœur & l'eſprit, la raiſon & le tems,
Ont enſemble formé les nœuds toujours charmans;
Et ſa chaîne, au beſoin, plus ſouple & plus liante,
Doit prêter de concert, ſans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous juſqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL, *d'un air pénétré.*

Hé bien, ſois donc enfin le ſeul dépoſitaire
D'un ſecret, dont je vais t'avouer le myſtére;
Que du fond de mon cœur il paſſe au fond du tien,
Qu'il y reſte caché, comme il eſt dans le mien.
Mes inclinations, ami, ſont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées---
J'aime-- Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu---qui n'eſt pourtant qu'un renouvellement,

Qu'un retour de tendreſſe imprevue, inouie,
Mais qui va décider du reſte de ma vie ?

DAMON *avec étonnement.*

Quoi, ton volage cœur ſe livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours ?
Ces ardeurs autrefois ſi pures & ſi tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres !
Tu perds tous les plaiſirs que tu cherches ailleurs;
L'inconſtance eſt ſouvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL

'Aprens quel eſt l'objet qui cauſe mon ſuplice.

DAMON

Non, je ſuis ton ami, mais non pas ton complice.

D'URVAL

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands beſoins :
Permets-moi d'achever, je compte ſur tes ſoins.

DAMON *en s'éloignant*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer ſans aucune imprudence.
Cet objet ſi charmant dont je reprens les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiére fois ;
Cette femme adorable à qui je rend les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes.
C'eſt la mienne. DAMON

Conſtance !

D'URVAL

Elle-même.

DAMON

Ah ! D'Urval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal---
N'eſt-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de paſſage ?

D'URVAL

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre autant.
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant !---
Le véritable amour ſe prouve de lui-même.
Déja, pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Aprens donc que je ſuis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure ſans ceſſe à l'objet que j'adore
Tout ces amuſemens imprévûs & nouveaux,
Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux,
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiére.
Je lui fais des préſens de la même maniére---
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits,
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais :
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême.
Que peut-elle penſer !--- D'Urval, y ſonges-tu ?

D'URVAL

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu.
J'ai vû le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte,
Cependant je feignois en écoutant ſa plainte ;
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé
Me déclarer--- Tu vas me traiter d'inſenſé !
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte ;
Un Préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux.
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON

Comment ! Du ridicule !--- Et quelle en eſt la cauſe ?
Quoi, d'aimer ſa femme ?

D'URVAL

Oui, le point eſt délicat ;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat ;
Je n'ai déjà donné ſur moi que trop de priſe---
Ce racommodement devient une entrepriſe---
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour
Un congé pour paſſer deux mois dans ce ſéjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage ;
C'eſt la raiſon pourquoi Conſtance eſt du voyage !
J'y croyois être libre & ſeul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en ſecret des moyens
Pour pouvoir ſans éclat renouer notre chaîne :
Mais pour les malheureux la prévoyance eſt vaine.
Ma maiſon eſt ouverte à tous les ſurvenans,
Mon rang m'attire ici mille reſpects gênans---
Clitandre avec Damis, ſans que je les en prie,
Ne ſe ſont-ils pas mis auſſi de la partie ?
Tu les connois, ce ſont d'aſſez mauvais railleurs ;
Alors contre moi ſeul ils deviendront meilleurs ;
Ainſi des autres, c'eſt à quoi je dois m'attendre---
Je ne pourrai j'amais ſoutenir cette eſclandre ;
Il faudra tout quitter : j'irai me ſéqueſtrer,
Ou pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'eſpéce,
Sans que dans mon deſert un ſeul ami paroiſſe.
Et véritablement, quelle ſociété
Que celle d'un mari de ſa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des ſoins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainſi dire, elle tient en tutelle !

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'URVAL

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme ?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment---
[*vif.*]
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oſerois-tu produire un excuſe auſſi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;
Il ſçauroit t'y forcer, auſſi-bien que les loix.
(*tendrement.*)
Mais une femme n'a pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidelité, ſa foibleſſe & ſes larmes :
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.
Ah ! peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort ?

D'URVAL

Je ſuis déſeſpéré ; mais je céde à l'uſage :
Suis-je le ſeul ?--- Tu ſçais que l'homme le plus ſage
Doit s'en rendre l'eſclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit ;
Mais la vertu n'eſt point ſujette à ſes caprices ;
La mode n'a point droit de nous donner des vices ;
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs ;
Il ſuffit qu'un uſage intéreſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.
Faiſons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

D'URVAL

Mais enfin je me ſens aſſez fort en effet,
Pour ſacrifier tout, ſans que je le regrette,
Pour aller vivre enſemble au fond d'une retraite.

DAMON

Mais voilà le parti d'un vrai déſeſpéré !

D'URVAL

Et c'eſt pourtant le ſeul que jaurois préféré !
Un inconvénient, ſans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apreus à Conſtance un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t'elle uſer de ſa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire :
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers ;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON

On en trouve toujours de toutes les eſpéces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flater ſes foibleſſes.
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

D'URVAL

Tu ne le connois pas, ce ſexe impérieux :
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême ;
Il veut régner, il veut maîtriſer ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh, pourquoi voulons-nous qu'il ſoit ſoumis au nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons ſéduit ;
Notre empire commence où le ſien eſt détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes ;
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer !

D'URVAL

Conſtance aura de plus à punir mes parjutes,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon,
Conſtance doit me faire acheter mon pardon.
Que de ſoins, de ſoupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t'il que j'oppoſe à ſes juſtes allarmes !
Plus je vais employer de foibleſſe & d'amour,
Et plus ſon aſcendant croîtra de jour en jour.
[*Il rêve*]
Ah ! C'en eſt trop, il faut ſuivre ma deſtinée,
La réſolution en eſt déterminée---

DAMON *en l'embraſſant.*

Ah ! Cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va cauſer !---

D'URVAL

Que dis-tu ?
Quelle mépriſe !

DAMON

Aux pieds d'une épouſe adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ;

D'URVAL

Au contraire-

DAMON

Quoi donc !

D'URVAL

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois ſuccomber,
Je renonce aux projets dont je viens de t'inſtruire ;
Laiſſe-moi, tes conſeils ont penſé me ſéduire.

DAMON

Mais ſonge donc aux biens où tu vas renoncer,
Sçais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Conſtance expire dans les larmes,
Lorſqu'elle eût pû te faire un ſort ſi plein de charmes ?

Que d'attraits, que d'amour, que de plaiſirs perdus ?
Si tu la haiſſois, que ferois-tu de plus ?

D'URVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas ! Il faut ſe rendre, & lui ſauver la vie.
C'en eſt fait, pour jamais ma honte eſt aſſervie---
Sois content, mon cœur céde, & ſe rend à l'amour.
Viens être le témoins du plus tendre retour.

(*Il fait quelques pas pour ſortir*, Conſtance *arrive.*)

(*Il ſe trouble.*)

Quelle rencontre ô Ciel ! C'eſt elle qui s'avance---
Ne ſerai-je pas mieux d'éviter ſa préſence ?

[*Il veut s'en aller*, Damon *le retient*]

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *après quelque réſiſtance, ſe raproche avec Damon.*

(*à Conſtance.*)

JE retenois Damon qui vouloit s'en aller:
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE

Il n'eſt jamais de trop.

D'URVAL

On vous a demandée.

DAMON

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE *à d'Urval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raiſon.

D'URVAL *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE

Hélas ! J'avois beſoin d'un peu de ſolitude.
Vous ſçavez le ſujet de mon inquiétude ;
Elle augmente ſans ceſſe, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis ſans douleur enviſager la ſuite ;
Je crains d'autoriſer une indigne pourſuite---

D'URVAL

Eſt-ce pour ces préſens ? On ſçaura vos refus.

CONSTANCE

Ah ! J'étois reſpectée, & je ne la ſuis plus.

D'URVAL, *l'embraſſe & tendrement.*

Raſſurez-vous, c'eſt moi--- qui--- me charge du blâme.

CONSTANCE

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL *avec trouble.*

Cela ſuffit, Madame---

(*à Damon*)
Je ne ſçais où j'en ſuis-

DAMON *bas à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL *bas & vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon déſaveu.

CONSTANCE *étonnée s'aprochant d'eux.*

Qu'avez-vous ?

D'URVAL. *un peu remis.*

Ce n'eſt rien. J'ai peine à le réduire---
C'eſt à votre ſujet--- il faut vous en inſtruire.
Sachez donc un ſecret--- vous ne le croirez pas---
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE

Hé bien ?

D'URVAL

Notre embarras---
Oui, vous voyez--- quelqu'un qui n'oſe plus s'attendre
Qui craint de compromettre un amour auſſi tendre---
Mais--- que ne pouvez-vous lire au fond de ſon cœur---

CONSTANCE

Vous parlez de Damon.

D'URVAL *vivement.*

Juſtement.

DAMON

Quelle erreur !
En vérité, Madame, il parle de lui-même.

D'URVAL

Non, il me fait parler--- Voyez ſon trouble extrême---
Il eſt timide, il craint de vous trop rabaiſſer--
Il n'oſe vous prier de vous intéreſſer
A ſon bonheur.

DAMON

Bourreau !

CONSTANCE

Sa crainte eſt indiſcrette

D'URVAL

Je le diſois.

CONSTANCE

Il ſçait combien je le ſouhaite.

D'URVAL

Ah ! Vous me raviſſez: prêtez lui votre appui.

CONSTANCE

Damon y peut compter.

D'URVAL

Moi, je répons pour lui ;
Je me rends le garant d'une flamme ſi belle,

DAMON *bas à d'Urval.*

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE *bas.*

Quel garant infidéle !

D'URVAL

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine & sans inquiétude:
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs

CONSTANCE *tendrement*

Je sens que ce portrait devroit être fidèle.

D'URVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE *aux autres en entrant.*

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scéne est impayable---
Si risible; en un mot, qu'elle en est incroyable.
(*Il rit*)
Laisse m'en rire encore.

ARGANT

Allons: rions. De quoi?

CLITANDRE *à d'Urval.*

On m'écrit--- Tu riras

D'URVAL *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE

Oh! Par ma foi;
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage;
Ce célébre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens.
Sainfar.

ARGANT

Je le connois, son pere fut de même:

Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à ſon ſujet je vous--- Non, pourſuivez ;
Voyons quels contre-tems lui ſont donc arrivés.

DAMON

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une hiſtoire tragique ?

ARGANT

Eſt-ce que pour ſi peu l'on traite ainſi les gens ?

CLITANDRE

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

CLITANDRE

Non, le jeu n'a jamais dérangé ſa fortune.

L'URVAL

Se ſeroit-il battu ?

DAMIS

Ce n'eſt pas ~~ſon~~ *ſon* défaut.

DAMON

Eſt-il diſgracié

CLITANDRE

Bien pis.

ARGANT

Mort !

CLITANDRE

Autant vaut ;
Il eſt amoureux fou.

TOUS *C'eſt-à-dire, d'Urval, Argant, Damon.*

De qui ?

CLITANDRE

C'eſt lettres cloſes.
Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru ?

D'URVAL

Il eſt audacieux.

CLITANDRE

Il en a rabattu.

DAMON

Une franche coquette a-t'elle ſçû lui plaire ?

CLITANDRE

Et mais, une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en apas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas ?

CLITANDRE

Non.

ARGANT

A-t'il entrepris le cœur de quelque prude ?
En tout cas, je le plains ; l'eſclavage en eſt rude ;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE

Non.

ARGANT

C'eſt donc cette Actrice ?

CLITANDRE

Eh, non, aucunement.

CONSTANCE

Mais ne ſeroit-ce point ſon épouſe qu'il aime ?

ARGANT

Sa femme !

CLITANDRE

Et vraiment oui, c'eſt ſa femme, elle-même---

ARGANT

Ce ſont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE

Pardonnez-moi.

D'URVAL *à Damon.*

Sainfar aime ſa femme auſſi.

DAMIS *à Conſtance,*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on ſoit ſenſé, l'on devine le bien.
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :
C'eſt un cœur égaré que le devoir raméne,
Que l'amour fait rentrer dans ſa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaiſirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma préſence ici ne vous déplaiſe,
Je vous laiſſe railler & médire à votre aiſe.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE

Conſtance prend la choſe affirmativement.

ARGANT

Bon, bon, c'eſt pour la forme.

DAMON

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT

Je ſuis ſûr qu'elle en rit dans le fond de ſon ame---
Hé bien, notre galant aime juſqu'à ſa femme ?
C'eſt avoir pour le ſexe un furieux penchant.

D'URVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on par-tout d'un retour ſi touchant ?

DAMIS

A ton avis, d'Urval ? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE

Parbleu, cette ſottiſe en a fait beaucoup dire.
A la Cour, à la Ville, on l'a tant blaſonné,
Hué, ſifflé, berné, brocardé, chanſonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec ſa Pénélope il a plié bagage :
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir;
Ils ſont allés s'aimer, & bien-tôt ſe hair.

ARGANT

C'eſt un enlevement.

DAMIS

Qui n'eſt pas fort d'uſage;

ARGANT

Ce n'eſt point là le but que le ſexe enviſage?
Lorſqu'au nôtre il veut bien ſe laiſſer aſſortir.
C'eſt d'entrer dans le monde, & non pas d'en ſortir.

D'URVAL

Ils jouiſſent ſans doute, au fond de leur retraite,
D'une felicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE

Sainfar n'a de ſes jours été ſi malheureux;
Il adore en eſclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il eſt le premier domeſtique;
Qui trop ſûr à préſent d'un pouvoir deſpotique;
Le punit du paſſé, ſe venge de l'ennui
De ſe voir enterré de la ſorte avec lui.

DAMIS

Sa femme l'a remis à ſon aprentiſſage.

CLITANDRE

C'eſt à recommencer.

ARGANT

Sans doute c'eſt l'uſage---
Cet homme eſt poſſédé du démon conjugal.

CLITANDRE

Poſſédé de ſa femme--- Eh! ris-en donc, d'Urval.

D'URVAL *à D'amon.*

Oui--- rien de plus plaiſant--- Quelle épreuve--- J'enrage.

CLITANDRE

C'eſt un homme perdu, noyé dans ſon ménage.

ARGANT

Abîmé.

CLITANDRE

Confiſqué.

DAMIS

Nul.

D'URVAL *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS *à Durval.*

Depuis quand n'oſes-tu rire aux dépens des ſots?

D'URVAL *avec embarras.*

Moi! point du tout; j'en ris autant qu'il m'eſt poſſible.

DAMON *avec indignation*

Pour qui donc cette hiſtoire eſt-elle ſi riſible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient compoſer tout le public entr'eux,
Et qui ne ſont pour lui qu'un ſujet de ſcandale.
Mais je vous crois, Meſſieurs, un peu plus de morale ?
Non, vous ne penſez pas ce que vous avancez:
A tous autres qu'à vous, à des gens moins ſenſés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'eſt pas à votre uſage,
Laiſſez-le pratiquer, ſans y prendre intérêt ;
Oui, laiſſez la vertu du moins pour ce qu'elle eſt.

DAMIS *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philoſophie.
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON

Que ceux à qui je parle en faſſent leur profit ;
Du reſte, je vous ſuis obligé.

DAMIS

C'eſt bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même ſans ſcrupule ;
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar eſt dans le cas, on en eſt convenu ;
Il a pris un travers aſſez bien reconnu,
Puiſque ſon aventure eſt miſe en comédie ;

ARGANT

Tout de bon ?

DAMIS

J'ai la Piéce ; on l'a fort aplaudie :
Nous ſommes dans le goût d'en jouer entre nous ;
Nous jouerons celle-ci--- Meſſieurs, qu'en dites vous ?

ARGANT

Volontiers

D'URVAL *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON *avec colére.*

C'eſt une farce infâme.

DAMIS

On la nomme l'Epoux amoureux de ſa femme.

ARGANT

Bon, c'eſt un des travers qu'on doit moins épargner :
Il n'eſt pas fort commun, mais il pourroit gagner :
Et la ſociété n'y feroit pas ſon compte.
Combien il eſt d'époux retenus par la honte !
Tant mieux--- Aurai-je un rôle ?

DAMIS

Oui, ſans doute.

ARGANT

Fort bien,

DAMIS

Les Dames y joueront : Conſtance aura le ſien,

Elle ſera l'épouſe aimée à toute outrance:
D'Urval contrefera l'amoureux de Conſtance;
Damon aura tout juſte un rôle de Caton;
(*à Clitandre.*)
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT

L'arrangement eſt bon.

DAMIS

Il nous faut un Valet: qui pourroit bien le faire?---
(*à d'Urval.*)
Ah! Ton valet-de-chambre, Henri, c'eſt notre affaire.
Ainſi du reſte.

DAMON

Oui; mais ne comptez pas ſur moi.

DAMIS

D'Urval, tu te fais fort, aparemment?

D'URVAL *froidement.*

De quoi?

DAMIS

C'eſt d'engager Conſtance à jouer dans la Piéce.

ARGANT

Je vais la prévenir, auſſi-bien que ma niéce. (*Il ſort.*)

DAMIS *à d'Urval.*

Détermine Damon: quant à toi, tu ſçais bien
Que l'on doit ſe prêter; tu ne riſqueras rien.

[*Ils ſortent.*]

SCENE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *d'un air ironique.*

EN eſt-ce fait? Dis-moi, que pourras-tu répondre
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Ou m'allois-je embarquer?--- Ne me preſſe donc plus;
Tes conſeils déſormais deviendroient ſuperflus.

DAMON

Vous permettez qu'on joue une farce indiſcrette,
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL

Oui, je m'y prête;
A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ſes beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai ſans riſque, & ſans me compromettre.
Hélas! c'eſt un plaiſir qu'on doit bien me permettre---
J'aurois dû refuſer--- Oui, je me trahirai:
On verra que je ſens tout ce que je dirai:
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle;

Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON

Eſt-il tems ! Il falloit ne pas tant s'avancer.
Conſtance eſt prévenue, elle pourra penſer
Que tu n'as refuſé que par mépris pour elle.
(*A part.*)
Il le faut embarquer.

D'URVAL *après avoir revé.*

Ta remarque eſt cruelle---
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, & de m'en retourner :
Je le vais annoncer, & partir tout de ſuite.
(*Il va pour ſortir, & revient*)

DAMON

Quelle foibleſſe !

D'URVAL

Ecoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Conſtance en ſecret, & je crois
Que ſon portrait eſt fait : car c'eſt depuis un mois
Qu'on eſt après. Le peintre eſt dans le voiſinage ;
Vois ſi par avanture il a fini l'ouvrage :
C'eſt un ſoulagement dont mes yeux ont beſoin.
Je voudrois l'emporter.

DAMON

Va, je prendrai ce ſoin.
Mais tu ne partiras peut-être pas ſi vîte ?

D'URVAL

Dès ce ſoir même. [*Il ſort.*]

DAMON

Il faut que j'empêche ſa ſuite.
Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *ſeul.*

Enfin d'Urval nous reſte, & j'en ai ſa parole ;
Je crois avoir détruit ſon Préjugé frivole.
C'eſt un retour heureux qui n'eſt dû qu'à mes ſoins ;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins :
Sachons s'il eſt le ſeul qui me reſte à détruire ?---
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en inſtruire ?

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE *en traverſant le Théâtre.*

AH, vous voici, Monſieur ! Entrez-vous au concert ?

DAMON

Je vous ſuis

SOPHIE

A propos, eſt-il vrai qu'on vous perd ?

DAMON

Ce terme eſt trop flatteur, mais je ſçai le réduire
A ſa juſte valeur.

SOPHIE

Eh ! Tâchez de m'inſtruire.

DAMON

D'Urval devoit partir, un contre ordre eſt venu ;
C'eſt par ce contre-tems que je ſuis retenu.

SOPHIE

Un contre-tems, Monſieur ?

DAMON

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçû mon arrêt ;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt.
Pardonnez ce murmure, il eſt bien légitime
Aux malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'eſt pas fait pour lui,
On me punit de ceux dont on ſoupçonne autrui.

SOPHIE

Je vois qu'on vous a fait un raport trop fidèle ;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON

Il eſt donc vrai, cruelle ;
Un autre plus heureux, plus digne apparemment.

SOPHIE *vivement.*

Me feroit encor moins changer de ſentiment.

DAMON

Ai-je pû m'attirer un refus légitime ?
J'aurois eu votre cœur, ſi j'avois votre eſtime.

SOPHIE

Puiſque vous en tirez cette concluſion,
Je n'ai rien à répondre en cette occaſion.
Quoi, faut-il vous aimer pour vous rendre juſtice ?

DAMON

C'eſt exiger de vous un trop grand ſacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE

SOPHIE

Non--- J'en voudrois guérir.

DAMON

Mais enfin, ſi celui qui ſert à la nourrir,
Si d'Urval---

SOPHIE

Je connois juſqu'où va votre zèle ;
Que vous juſtifiez cet époux infidéle.

DAMON

Madame, ſuppoſons qu'il ſoit---

SOPHIE

Oui, tel qu'il eſt.

DAMON

Hé bien, en convenant de tout ce qui vous plaît---

SOPHIE

Vous aurez tort ; & moi j'ai de juſtes allarmes---
Vous m'allez oppoſer des diſcours pleins de charmes ;
Me jurer un amour qui durera toujours.
Conſtance fut ſéduite avec ces beaux diſcours :
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle eſt étrangere chez elle ;
Une perſonne à charge, & ſans autorité :
Expoſée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidéle : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux, nous ſommes ſans éclat ;
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable ;
D'un généreux retour eſt-il donc incapable ?

SOPHIE

Il eſt accoutumé, cela ne ſe peut pas.

DAMON

Quand on s'égare, on peut revenir ſur ſes pas.

SOPHIE

Il ne reviendra point, j'en ſuis trop aſſurée :
Son humeur inconſtante eſt trop bien avérée :
Son exemple, en un mot--- Eh croyez-vous ?---
Mais non.

DAMON

Quoi ?---

SOPHIE

Ce que je voulois dire eſt hors de ſaiſon.

DAMON

Je ſuis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE

Il eſt inutile de feindre.
Ecoutez : je ſuis franche, & vous l'allez bien voir,
Oui, je ſens tout le prix que vous pouvez valoir,
Je crois connoître à fond votre heureux caractére ;

Autant que votre amour, votre vertu m'eſt chére :
Peut-être l'on pourroit vivre heureuſe avec vous,
Si la conſtance étoit au pouvoir d'un époux.
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne---
D'Urval vous reſſembloit.

DAMON

Mais s'il reprend ſa chaîne ?

SOPHIE

Lorſque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui---
Damon, vous me perdrez, ſi vous comptez ſur lui.

DAMON

Mais du moins laiſſez-moi cette unique eſpérance ;
Promettez de vous rendre à ma perſévérance,
Si d'Urval---

SOPHIE

En ce cas---

DAMON

Achevez, prononcez---
Eh quoi, vous héſitez ?

SOPHIE

Mais vous m'embarraſſez.

DAMON

Quel riſque courez-vous, ſi vous êtes ſi ſûre
Que d'Urval, dites-vous, ſera toujours parjure ?

SOPHIE

A quoi ſervira-t-il de nourrir votre amour ?
[*tendrement.*]
Le croyez-vous bien ſûr, ce prétendu retour ?

DAMON

On pourroit l'eſpérer.

SOPHIE

Hé bien, il faut l'attendre.

DAMON

Comment ?

SOPHIE

Juſqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puiſſe m'expoſer en aucunes façons.

DAMON

Vous expoſer !

SOPHIE

Suffit.

DAMON

En quoi

SOPHIE

J'ai mes raiſons.
En un mot je prétens---

DAMON

Impoſez ſans réſerve,
Il n'eſt point de traité qu'avec vous je n'obſerve.

SOPHIE

Je ne m'engage à rien.

DAMON

Moi je m'engage à tout.

SOPHIE

Peut-être

DAMON

En doutez-vous?

SOPHIE

Ecoutez juſqu'au bout.
J'exige--- Vous m'aimez?

DAMON

Ah! Si je vous adore!

SOPHIE

Hé bien, je vous défens de m'en parler encore.
Suprimez déſormais ces diſcours ſéducteurs,
Ces ſoupirs, ces regards, & ces ſoins enchanteurs,
Dont toute autre que moi ſe laiſſeroit ſurprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON

De quel ſoulagement voulez-vous me priver?

SOPHIE

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON

Je vous adorerois ſans pouvoir vous le dire!

SOPHIE

Vous n'avez que trop pris le ſoin de m'en inſtruire.

DAMON

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir.
[*Elle veut ſortir.*]

DAMON

Mon malheureux amour ſe fera violence;
Je vais le condamner au plus cruel ſilence.

SOPHIE

De plus, je vous défens juſques au mot d'amour.

DAMON

Il faut s'y conformer juſque à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me preſſe,
Comptez ſur un reſpect égal à ma tendreſſe----
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
[*Il lui prend la main.*]
Oui, ma bouche & mes yeux ſçauront ſe contenir.
[*Il ſe jette à ſes genoux.*] [*Il lui baiſe la main.*]
J'en jure à vos genoux, ſi jamais je m'oublie.
(*Il continue à lui baiſer la main.*)

SOPHIE *interdite.*

Damon, eſt-ce donc-là le ſerment qui vous lie?

DAMON *étonné.*

Me ſerois-je échappé? [*Il recommence.*]

SOPHIE, *en voulant ſe débarraſſer.*

Je le crois--- Au ſurplus---
Encore--- Une autrefois ne nous oublions plus. [*Elle ſort.*]

SCENE III.

DAMON *seul.*

JE ſerai donc heureux, & je le ſuis d'avance:
Je jouis des plaiſirs que donne l'eſpérance.
D'Urval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le boſquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS

DAmon, voilà ton rôle.

DAMON

Ho! faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le faſſe.
[*Il ſort.*]

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS *à Clitandre.*

ON le lui fera prendre--- Ah! Je te cherche auſſi.
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.
Tu ſors de chez Conſtance?

CLITANDRE

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou ſix femmes.

DAMIS

Peut-on ſçavoir comment?

CLITANDRE

Jai joué, j'ai perdu,

DAMIS

C'eſt bien faire ta cour.

CLITANDRE

N'eſt-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable,
Je n'ai pas comme toi ce ſecret admirable,

CLITANDRE

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS

Ah ! Merveilleux toi-même.

CLITANDRE

Ami, j'ai des bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t'elle bien-tôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS

C'eſt de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE

Quoi tu voudrois ſur moi détourner les ſoupçons !

DAMIS

Tant de diſcrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE

Jamais je ne me vante.

DAMIS

Eh, qui diable ſe vante ?
Des ſots.

CLITANDRE

Sans contredit,

DAMIS

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive aſſez ſouvent,
Mon plus grand plaiſir eſt de leur rompre en viſiére.

CLITANDRE

Je les traite à peu près de la même maniére---
A propos, ſçais-tu bien !

DAMIS

Non.

CLITANDRE

Que ſans y ſonger.

DAMIS

Quoi ?

CLITANDRE

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS

(*A part.*)
Je t'entens. C'eſt un fat que je veux dérouter.
Nous ſommes l'un pour l'autre aſſez à redouter.

CLITANDRE

Oui, c'eſt le mot : ainſi dans nos galanteries
Entendons-nous ; ſur-tout point de ſupercheries :
Entre-nous ſeulement ſoyons honnêtes gens,
Nous ſommes en amour aſſez intelligens,
Nous avons ſous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS

Il eſt vrai.

CLITANDRE

Partageons entre nous la fortune ;

Établis ton quartier.

DAMIS

Le mien ſera par-tout.

CLITANDRE

Tu ris. Ne cherchons point à nous pouſſer à bout;
Il faut rouler, il faut avancer, le tems paſſe,
Nous en prendrions trop devant la même place---
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux:
Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra trop perplexe.
Ma foi; Marquis, il faut avoir pitié du ſexe,
Et lui faciliter ſa gloire & ſes plaiſirs;
C'eſt pourquoi convenons.

DAMIS

Je céde à tes déſirs.

CLITANDRE

Hé bien, quel eſt le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS

Et toi, quel eſt celui que tu voudrois ſéduire?

CLITANDRE

Quand à moi, c'en eſt un de difficile accès.

DAMIS

Mon choix n'annonçoit pas un facile ſuccès;
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE *myſtérieuſement.*

J'eſpére.

DAMIS *le contrefaiſant.*

Et moi de même---

CLITANDRE

Nous eſpérons tous deux, ma joie en eſt extrême;
Nous ne nous croiſons pas.

DAMIS

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE

Ma concurence eſt pû te nuire également.
Je vais pouſſer ma chance & toi ſonge à la tienne,
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

DAMIS *ſeul, ſe met à rire en le voyant aller.*

VA, c'eſt où je t'attens. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui ſoit dans l'univers.
Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire;
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Conſtance indubitablement.
C'eſt, auſſi-bien que moi, fort inutilement.

Nous nous ſommes joués, il trouvera ſon maître.
On n'eſt heureux qu'autant qu'on ſe donne pour l'être;
[*Il tire un portrait.*]
Je ſçais me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai-là certain portrait qui doit me faire honneur---

SCENE VII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS

D'Urval, voilà ton rôle & celui de Conſtance:
Pour Damon je n'ai pû vaincre ſa réſiſtance:
Je te laiſſe ce ſoin.

D'URVAL

Donne, il le voudra bien.

DAMIS

Je vais chercher Argant, & lui donner le ſien.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

D'URVAL, DAMON.

D'Urval a les yeux fixés ſur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON

A Quoi t'amuſes-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh, morbleu ! laiſſe-là des choſes auſſi folles.

D'URVAL

Je regardois ſans voir: mon eſprit occupé
Du pas que je vais faire, eſt encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reſte encor une;
Qui malheureuſement eſt la plus importune:
Me garantiras-tu ?--- Mais tu ne le veux pas---
En renouant des nœuds pour moi ſi pleins d'apas,
Retrouverai-je encor ſa premiére tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?
J'ai ceſſé trop long-tems d'entretenir ſa flamme.
Eh, de quoi ſon amour ſe ſeroit-il nourri ?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir péri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Vois comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances.

Non; de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets;
Ils s'exalent en pleurs, en ſoupirs, en regrets.
M'a-t'elle ſeulement honoré de ſes larmes?
En a-t'elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON

Ah! Ne t'y trompe pas; c'eſt un calme apparent;
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand:
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouſe eſtimable,
Ne ſçait pas à quel point ſes malheurs ont été:
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme ſenſée eſt fort peu curieuſe
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuſe.
En tout cas, ſa vertu te répond---

D'URVAL

Quel eſpoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vantes-lui mon amour, pour avancer le tien---
Mais non; attens encore, ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Conſtance lui diſe---
Va, je vais achever cette grande entrepriſe.

DAMON

Pour la derniere fois je puis donc y compter?
D'Urval. Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(*Damon ſort.*)

SCENE IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL

AI-je-là quelqu'un?--- Hé--- va-t'en & reviens vîte.

HENRY

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquite?

D'URVAL

Va voir ſi quelqu'un eſt dans ſon appartement;
Va, cours, vole, & reviens le dire promptement.
(*Henry reſte.*)
Que fais-tu-là, planté contre cette muraille?

HENRY

A quel appartement, Monſieur, faut-il que j'aille?

D'URVAL

Plaît-il? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRY

Ce que l'on n'a point dit peut bien ſe répéter.

D'URVAL

D'URVAL

Qu'on ſache ſi Madame a du monde chez elle.

HENRY

Chez Madame ! Ma foi, l'ambaſſade eſt nouvelle.

SCENE X.

D'URVAL *ſeul.*

POurvû qu'elle ſoit ſeule--- Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, ſans témoins, débarraſſer mon cœur
D'un ſecret dont le poids ſans ceſſe ſe redouble?
Mais il ne revient point--- Le voici--- Je me trouble---
Que va-t'il m'annoncer?

SCENE XI.

D'URVAL, HENRY.

HENRY

MOnſieur, preſentement
Clitandre & Damis.

D'URVAL

Sont chez elle apparemment.
Que je ſuis malheureux! Remettons la partie.

HENRY

Oui, mais la compagnie à l'inſtant eſt ſortie;
En ſorte que Madame eſt ſeule en ce moment.

D'URVAL

Comment, Madame eſt ſeule?

HENRY

Oui, ſeule, abſolument.

D'URVAL

Eſt-il ſûr? L'as-tu vûe?

HENRY

Le rapport eſt fidèle.
Oui, Monſieur, elle n'a que Florine avec elle.

[*Il s'éloigne.*]

D'URVAL

Florine, me dis-tu? Mais--- c'eſt toujours quelqu'un---
Je pourrois renvoyer ce témoin importun---
Allons--- il faut aller--- puiſque tout me ſeconde:
Mais je ne ſonge pas qu'il peut entrer du monde.
Je ſuis trop obſédé--- Ne pourrai-je jamais
Diſpoſer d'un moment au gré de mes ſouhaits?--

Quel contre-tems s'oppoſe à ce que je déſire !---
Oui, car pour expliquer ce qui me reſte à dire,
Il me faut--- Je n'aurai qu'un entretien en l'air---
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair!
Je ne puis m'enfermer, ſans que l'on en raiſonne.---
Que faire ?--- Auſſi, d'où vient que Damon m'abandonne ?--
Je ne puis le riſquer--- Il y faut renoncer---
Il me vient dans l'eſprit--- Oui, c'eſt bien mieux penſer.
Aſſurément--- ſans doute--- Auſſi-bien ſa préſence,
Ses charmes--- ſes regards; dont je ſçais la puiſſance,
Mes remords--- mon amour dans ce terrible inſtant,
Cauſeroient dans mes ſens un déſordre trop grand.
Ah! Qu'il eſt mal-aiſé, quand l'amour eſt extrême,
De parler auſſi bien qu'on penſe à ce qu'on aime!---
(*à Henry.*)
Approche cette table--- Un fauteuil--- Eſt-ce fait ?---
Ai-je là ce qu'il faut ?--- Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiére viſite;
Le plus fort ſera fait, le reſte ira de ſuite
(*Il ſe met à écrire*)

HENRY

C'eſt affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens--
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, aprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit ſi tendrement.
Je prépare à Conſtance un aimable ſurpriſe.
(*Il continue d'écrire.*)

HENRY *tirant ſon rôle.*

J'ai-là certains papiers, il faut que je les liſe.
Voyons, tandis qu'il fait éclore ſon poulet,
Quel eſt mon rôle. A moi le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon miniſtere:
Je ſuis homme de chambre, & preſque ſecrétaire:
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir---
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'apartenir --
(*Il feuillette & retourne ſon rôle de tous côtés.*)
Je veux être pendu ſi j'entends cette game---
Ah! Je ſers un époux amoureux de ſa femme.
Ventrebleu, le ſot maître à qui l'on m'a donné---
Oui-dà, le perſonnage eſt bien imaginé.

D'URVAL

Ce mauraud me diſtrait. C'eſt ſon rôle, je gage.

HENRY

Monſieur, je m'entretiens avec mon perſonnage--
Peſte, en voici bien long tout d'un article écrit.

Voyons, c'eſt moi qui parle, aurai-je de l'eſprit ?
(*Il lit.*)
Oui, Nérine, je ſuis à l'imbécile maître,
Qui s'eſt accoquiné dans ce taudis champètre,
A la triſte moitié, dont il s'eſt empêtré ;
Son ridicule amour ici l'a ſequeſtré ;
C'eſt un oiſon bridé, tapi dans ſa retraite,
Qui n'a plus que l'inſtinct que ſa femme lui prête.

D'URVAL, *impatient*

Faquin--- Contenons-nous--- Chaſſons cet importun.
(*à Henry.*)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre :
Aurois-je dû le dire. Ayez ſoin de m'entendre,
Lorſque j'appellerai, que l'on ſe tienne prêt.

HENRY

Allons, hé, qu'on me ſelle un coureur vîte & frais.
(*Il ſort.*)

SCENE XII.

D'URVAL, *ſeul.*

(*Il ſe leve.*)
LE parti que je prens eſt donc bien ridicule :
Si juſqu'à des valets--- Etouffons ce ſcrupule--
(*Il ſe remet*)
Ce coquin ſortira. Je ne ſais où j'en ſuis--
Continuons pourtant-- Achevons ſi je puis.
(*Il écrit*)
Puiſſai-je en voir l'effet que j'oſe m'en promettre ;
Holà-- Henry-- Voyons, reliſons cette lettre.
(*Il lit.*)
C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez ne ſait plus vos malheurs--
(*Il lit bas.*)
Je la puis envoyer-- Mettons ma ſignature--
(*en ſignant.*)
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah ! J'oublios d'y joindre auſſi ces diamans.
(*Il tire un écrain.*)
Conſtance eſt peu ſenſible à ces vains ornemens ;
Mais je me ſatisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry ! Les valets ſont d'une lenteur extrême..

SCENE XIII.

D'URVAL, HENRY, *en équipage de poſtillon.*

HENRY

MOnſieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

D'URVAL

Quel eſt cet équipage ! Où crois-tu donc aller ?

HENRY

A Paris-- C'eſt, je crois, vers certaine Ducheſſe--
Vous vous reprenez donc pour elle de tendreſſe ?

D'URVAL *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas ſi loin.

HENRY

Ma foi, Monſieur, tant pis :
Elle ſe vengera, je vous en avertis.
La Ducheſſe ſe plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiſer une intrigue nouvelle,
Avec Madame, vous-- feignez de renouer.
Je ne ſçais pas quel tour elle veut vous jouer ;
Mais-- tout franc convenez que votre amour la traite,
Comme je traiterois une ſimple ſoubrette..

D'URVAL *en donnant la lettre & l'écrain.*

Va chercher la réponſe, & donne cet écrain,,

HENRY

Et des bijoux auſſi ! L'affaire ira grand train.

D'URVAL

Finiſſons ces diſcours, va-t-en où je t'envoie :
Je t'attens ; que ſur-tout perſonne ne te voie.

(*Henry ſort.*)

SCENE XIV.

D'URVAL *ſeul, révant.*

D'Un terrible fardeau me voilà ſoulagé--
Ne me ſerai-je point un peu trop engagé !
Je le crains, cependant l'affaire eſt embarquée--
Oui, mon impatience eſt un peu trop marquée.
Il eſt bien dangereux de montrer tant d'amour ;
Mais qu'y faire à préſent ?-- Te voilà de retour ?

SCENE XV.

HENRY, D'URVAL.

D'URVAL

HÉ bien, quelle réponſe?

HENRY

Elle eſt encore à faire.
Un petit mot d'adreſſe eût été néceſſaire.

D'URVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi.

HENRY

Regardez-- Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pû démêler quelle eſt la favorite.

D'URVAL

N'ai-je pas dit l'adreſſe?

HENRY

Ah! Si vous l'aviez dite!

D'URVAL

(A part.)

Non! Tant mieux; ce coquin ignore mon ſecret.
Cette lettre eſt de trop, j'en avois du regret:
Cet écrain peut ſuffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt ſur ſa toilette.
Conſtance avec raiſon viendra me confier
Cette inſulte nouvelle, & s'en juſtifier:
Notre explication ſera plus naturelle.
Et je ſerai bien moins compromis avec elle.

[*Il réprend l'écrain, & met la lettre dans ſa poche.*]

C'eſt dit; je m'en tiens à ce dernier moyen;

[*à Henry*]

Damon l'aprouveroit. Je n'ai beſoin de rien.

[*Il ſort.*]

SCENE XVI.

HENRI *ſeul, en le voyant aller.*

JE ſuis perdu, s'il fait lui-même ſes affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honnoraires--
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un préſent que j'aurois dû porter.

Qui m'auroit dû valoir en eſpéce courante ;
Combien ! Dix, vingt louis, ma foi, mettons-en trente.

Fin du Troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE FLORINE.

CONSTANCE *avec un paquet de lettres & l'écrain à la main.*

D'Urval n'eſt point ici : va, ne perds point de tems,
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attens ;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais enſorte en un mot que je puiſſe le voir

FLORINE

J'y cours, mais je ne ſçais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

HÉ quoi ! De tous côtés la fortune ennemie ;
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie !
Au moment que je prens un trop crédule eſpoir.
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
[*en montrant un paquet de lettres.*]
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure :
Une rivale indigne, & barbare à la fois,
M'avertir que d'Urval qui vivoit ſous ſes loix,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes--
Eſt-ce elle qu'il trahit ? Et pour ſurcroit de peine,
Il ſemble qu'on ſe plaiſe encore à redoubler
[*en montrant l'écrain.*]
Ces indignes préſens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

FLORINE, CONSTANCE

CONSTANCE

As-tu trouvé d'Urval!

FLORINE

Non, ma recherche eſt vaine.

CONSTANCE

Quel fâcheux contre-tems!

FLORINE

On dit qu'il ſe proméne.

CONSTANCE

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus ſouffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE

Oui, Madame, éclatez, ceſſez de vous contraindre:
Quand on n'eſt plus aimée, il faut ſe faire craindre.

CONSTANCE *tendrement.*

Quand on n'eſt plus aimée!

FLORINE

On peut le mener loin
Mais, je dépoſerois, s'il en étoit beſoin.

CONSTANCE

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE

Eh! qui ſont-elles donc?

CONSTANCE

Les ſoupirs & les larmes.

FLORINE

Bon! Il vous laiſſera gémir & ſoupirer,
On croit nous faire grace en nous laiſſant pleurer:
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne:
On croit que dans nos cœurs les plaiſir s'empoiſonne;
Que le ſexe ſe fait lui-même ſon tourment,
Et qu'il n'a pas l'eſprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaiſir à confondre un ingrat!

CONSTANCE *remettant les lettres dans ſa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat:
Il ne ſçaura jamais, ſi j'en ſuis la maîtreſſe,
Que je ſçais à quel point il trahit ma tendreſſe.
Je ne veux point aigrir ſon cœur & ſon eſprit,
Ni détruire un eſpoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer & de vivre tranquile,
J'aſſure à mon volage un retour plus facile;

Je lui donne un moyen de me mieux abuſer,
Et quand il le voudra, de ſe mieux excuſer.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je faſſe
Des préſens qu'on m'a fait, & qu'il m'en débarraſſe:
Je veux entre ſes mains remettre cet écrain.

FLORINE

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin;
Ce ne ſera pour lui que des galanteries:
Il vous éconduira par des plaiſanteries,
Comme il a déja fait; vous aurez la douleur
De ne le pas trouver ſenſible à ſon honneur.

CONSTANCE

Tu le crois-- Il eſt vrai-- j'y ſerois trop ſenſible;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiére fois ne m'obéiroit plus;
Et j'en aurois après des regrets ſuperflus.
Fuyons l'occaſion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point-- Je m'en prive à regret--
Et toi, prens cet écrain, tu connois l'Indiſcret--
Que je le hais

FLORINE

Lequel!

CONSTANCE

Ah! Tu me déſeſpéres.

FLORINE

Je vous l'ai dit, Madame, ils ſont deux téméraires.

CONSTANCE

Que ce ſoit l'un ou l'autre, il n'importe. Au ſurplus,
Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus:
Que cette indignité ne bleſſe plus ma vûe.

[*Elle ſort.*]

SCENE IV.

FLORINE. *ſeule.*

VOyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrain?
Entre nos deux Marquis le choix eſt incertain?
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par inſtinct & par réflexion,
Effrontés ſans ſuccès & ſans confuſion,
Impudens, toujours pleins d'un eſprit téméraire,
Qu'on éconduit toujours ſans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits ſans ſujet, indiſcrets ſans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtreſſes

Nous

Nous font bien plus de tort que toutes nos foibleſſes :
Voilà les compagnons dont le couple indiſcret
M'a vingt fois confié leur riſible ſecret.
Quel eſt celui des deux qui s'eſt mis en dépenſe ?
Comment le démêler ?-- C'eſt en vain que j'y penſe :
C'eſt l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher !--
Il faut pourtant réſoudre-- Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrain-- j'en aurois pour ma vie--
Ce n'eſt pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh ! non ; c'eſt ſeulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtreſſe avec moi d'embarras--
Ne nous y jouons point ; l'intention eſt pure ;
On y pourroit donner tout une autre tournure.
(Elle voit Clitandre & Damis,)
Mais la fortune ici les améne tous deux.
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE

REprenez votre enjeu, la boëte eſt complette ;
Ma maîtreſſe à ce prix ne veut point faire emplette.
Conſolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous ſçavez ce que c'eſt, entre vous le débat.
(Elle ſort.)

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

DAMIS

EH ! C'eſt donc toi, Marquis, tes préſens te reviennent ?

CLITANDRE

A moi ! C'eſt bien à toi, parbleu, qu'ils apartiennent.

DAMIS

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS

La gloire--

CLITANDRE

Le dépit.

DAMIS

Prens toujours, à bon compte ;

Je m'engage au ſecret.

CLITANDRE

Je cacherai ta honte.

DAMIS

Que ne me diſois-tu ?--

CLITANDRE

Tu devois m'avouer--

DAMIS

Je t'aurois, à coup ſûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
(*Il ouvre l'écrain.*)
Comment diable ? Ah : Marquis-- le préſent eſt honnête.

CLITANDRE

Une cruelle eſt rare ; on en trouve ſi peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS

C'eſt le tien. L'art de plaire épargne bien la bourſe.

CLITANDRE

Auprès du ſexe auſſi c'eſt toute ma reſſource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS

Te voilà bien confus.
De ce qu'en ma préſence on te les a rendus :
On avoit ſes raiſons.

CLITANDRE

Finis ce badinage.

DAMIS

Va, je te trouve encor bien plus heureux que ſage.

CLITANDRE

Voici d'Urval.

DAMIS

Qu'importe ! Il peut être préſent,
En ne nommant perſonne.

CLITANDRE

Oui, le retour eſt plaiſant.

SCENE VII.

D'URVAL, CLITANDRE, DAMIS.

D'URVAL *à part en entrant.*

QUe vois-je ! Mon écrain !

CLITANDRE *à d'Urval.*

Nous diſputons enſemble.

DAMIS *en montrant l'écrain.*

En voici le ſujet.

D'URVAL

Oui, c'eſt ce qu'il me ſemble.

(*A part.*)
Conſtance aura penſé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS

Clitandre eſt mon rival.

D'URVAL *ironiquement.*

C'eſt être courageux.

CLITANDRE

A peu près comme lui.

DAMIS

paſſons, je te l'accorde.
[*en lui remettant l'écrain.*]
D'Urval, je te remets la pomme de diſcorde.

D'URVAL

Vous ne pouviez la mettre en de plus ſûres mains.

DAMIS

Mais ce n'eſt qu'un dépôt.

D'URVAL

Soyez-en bien certains.

DAMIS

Ce n'eſt que pour le rendre à ſon propriétaire.

D'URVAL

C'eſt comme s'il l'avoit.

DAMIS

Apprens donc ce myſtére

CLITANDRE

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL

Il n'en eſt pas beſoin.

DAMIS

Certaine Dame à qui nous rendons quelque ſoin;
Nous a fait de ſa part, ſans déſigner perſonne,
Renvoyer cet écrain.

D'URVAL

C'eſt ce que je ſoupçonne.

DAMIS *en regardant Clitandre*

Un de nous l'a donné

CLITANDRE *en regardant Damis.*

Oui rien n'eſt plus conſtant.

DAMIS

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL

J'en ferois bien autant

CLITANDRE

Damis, par vanité, n'oſe le reconnoître.

DAMIS

Il aime mieux le perdre

D'URVAL *ironiquement.*

Eh! Mais vous pourriez être.
Bien plus honnêtes-gens que vous ne vous croyez.

DAMIS

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL

Meſſieurs, en ſuppoſant, mais ſans que je le croye,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voye,
Qu'il ait donné l'écrain; de grace, dites-moi
Quelle concluſion tirez-vous du renvoi?

DAMIS

On ne refuſe rien de quelqu'un qui ſçait plaire.

CLITANDRE

Ce n'eſt donc point de moi? La conſéquence eſt claire.

DAMIS *en frapant ſur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé

D'URVAL

Tiens, Marquis, cet eſpoir lui paroît hazardé.
Son déſaveu peut-être auſſi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui ſçait ſi quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point ſecrettement cauſé cet embarras!
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous ſur vous ſeuls la force de leurs armes?

DAMIS

Oh! Qu'il paroiſſe donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le conſole:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE

Oui.

DAMIS

Ne me fais point faire une indiſcrètion.

CLITANDRE

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi d'Urval & moi nous n'oſons pas te croire.

DAMIS

Il faut vous ſatisfaire.

D'URVAL

En puis-je être témoin?

DAMIS *à d'Urval.*

En t'éloignant un peu; car il n'eſt pas beſoin
Que tu ſois plus avant dans cette confidence.
(*Il le place au fond du Théâtre.*)
(*à Clitandre à demi bas.*)
Te voilà bien-- Et toi, ſur-tout, point d'imprudence.
Il tire un portrait. Clitandre ſe trouble (*à d'Urval.*)
Tiens, conſidére un peu-- Vois ſa confuſion.
à Clitandre.
Eſt-ce-là le portrait de celle-- en queſtion--
De la Dame à l'écrain?-- Hé bien?

CLITANDRE *avec confuſion.*

Ah, l'infidèle!

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

DAMIS, D'URVAL.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

INfidèle !-- Eſt-ce ainſi qu'on nomme une cruelle ?
à d'Urval.
Mais c'eſt encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois penſe un peu mieux de moi.

SCENE IX.

D'URVAL *ſeul.*

ESt-ce une illuſion ?-- Eſt-ce un ſonge funeſte ?--
Quel rapport !-- Ah ! Cruels, achevez donc le reſte...
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne ſçaurois forcer mes eſprits révoltés--
Le doute-- La fureur-- O Ciel-- Ah ! malheureuſe--
Eſt-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuſe ?--
Conſtance, eſt-il poſſible ?-- Ai-je bien entendu ?
Ton foible cœur s'eſt-il laſſé de ſa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'aparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle aſſurance ?
Mais ma crédulité ſe laiſſe empoiſonner
Par des convictions que je dois ſonpçonner.
Rejettons loin de nous-- le puis-je ? Quand j'y ſonge !
Quoi d'une vérité puis-je faire un menſonge ?--
Douce ſécurité, Préjugé ſi flatteur,
Que ſa fauſſe vertu nourriſſoit dans mon cœur !
Ah ! pourquoi n'ai-je plus ton voile ſalutaire ?
L'affreuſe vérité découvre ce myſtére--
Voilà donc le ſujet de ſa tranquilité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté :
Elle ne ſe faiſoit aucune violence :
Tout ce que je croyois le fruit de ſa prudence ;
L'effet de ſon amour, l'effort de ſa raiſon,
Ne l'a jamais été que de ſa trahiſon.

SCENE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON *en ſuivant d'Urval.*

SAns doute que l'écrain aura fait des merveilles !
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL *avec un regard fixe ſur Damon.*

Il a bien réuſſi.

DAMON

Je m'en étois douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

D'URVAL *en prenant la main de Damon.*

Conſtance a ſurpaſſé ton attente & la mienne.

DAMON

Tant mieux.

D'URVAL *avec fureur.*

Holà-- Quelqu'un-- Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON

Tu ne l'as donc pas vûe ?

D'URVAL

Ami, je vais la voir.

DAMON

Je ne ſçai que penſer, je ne ſçai que prévoir
Du trouble où je te vois.

D'URVAL

Sa cauſe eſt imprévue :
Tu vas être témoin d'une étrange entrevûe.
Quel aveu différent de celui ?--

DAMON

Quel courroux !

D'URVAL

Je ſuis déſeſpéré.

DAMON

Quoi, ſerois-tu jaloux ?

D'URVAL

Je ne le fus jamais, j'eſtimois trop Conſtance :
Je ſerois trop heureux dans cette circonſtance :
Eſtime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! Quel ſuplice entraîne après lui plus d'horreur ;
Que de ſe voir forcé de haïr ce qu'on aime !

DAMON

On ſoupçonne aiſément, on accuſe de même.

D'URVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux-- L'un deux a ſon portrait,
Et l'autre avoit ſon cœur, c'eſt l'aveu qu'on m'a fait--
C'eſt un myſtére affreux.

DAMON

Que je ne ſçaurois croire.

D'URVAL

Ne prens plus ſa défenſe, il n'eſt aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON *en appercevant Conſtance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'aproche.

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *avec un air un peu plus modéré.*

MAdame, épargons-nous la plainte & le reproche:
Il faut nous ſéparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer déſormais,
Juſqu'à ce que le Ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie,
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous:
Je n'excepte qu'un bien, que je préfére à tous,
Ce fruit de mon amour, ſi cher à ma tendreſſe,
C'eſt de tous vos bienfaits le ſeul qui m'intéreſſe.

CONSTANCE

Diſpoſez de mon ſort au gré de vos ſouhaits;
Je n'examine rien, puiſque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniére demeure ?
Où faut-il que je vive, ou plûtot que je meure ?

D'URVAL

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE

Vous ne le voulez plus,
Mais vous ſerez bien-tôt ſatisfait. Au ſurplus,
Jouiſſez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos ſeules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille-- il m'eût été bien doux
De garder le ſeul bien qui me reſte de vous:
Puiſſe-t'elle éviter les malheurs de ſa mere,
N'être pas moins fidéle, & vous être plus chére !

D'URVAL *avec fureur.*

Je ne puis ſupporter cette témérité.
Perfide, il vous ſied bien ce langage affecté.

CONSTANCE

Ah, quel titre odieux ! Eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe ?

D'URVAL

Oui, Madame.

CONSTANCE

Eſt-ce là le prix de ma tendreſſe ?
Et quoi, de quels tranſports êtes-vous enflammé ?

Doit-on déshonner ce qu'on a tant aimé !

D'URVAL

Il falloit ſçavoir mieux conſerver mon eſtime.

CONSTANCE

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait ?

D'URVAL

Vous oſez encor me défier ?

CONSTANCE

Hélas ! Doi-je mourir ſans me juſtifier ?
Que je ſçache du moins ce qui m'ôte la vie--
J'y ſuccombe-- Je meurs.

DAMON

Elle eſt évanouie.

[*Conſtance ſe laiſſe aller dans un fauteuil, & en tirant ſon mouchoir, elle laiſſe tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramaſſer furtivement, mais il eſt apperçu par D'Urval, qui les ſaiſit.*]

D'URVAL *en ſaiſiſſant le paquet de lettres.*

Donne, donne ; A quoi ſert tant de diſcrétion ?
Sans doute ce ſera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouſe infidèle.

DAMON

Il faut la ſecourir ; permettez que j'appelle

[*Il ſort.*]

SCENE XII.

D'URVAL, CONSTANCE, *preſque évanouie.*

D'URVAL

QUe m'importe le ſoin de ſes jours & des miens :
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah, ciel ! Quelle reſſource accablante & funeſte !
L'eſpoir de la confondre eſt tout ce qui me reſte.

CONSTANCE *ouvrant les yeux.*

Ah, que tenez-vous-là ! Je les voulois bruler.

D'URVAL

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler ?
Ils s'adreſſent à vous.

CONSTANCE

Hélas ! Qu'allez vous faire ?

D'URVAL

Plus vous craignez, & plus je veux me ſatisfaire.

CONSTANCE

Sur ces triſtes écrits ne portez point vos yeux,

d'Urval

D'Urval-- ce n'eſt qu'à moi qu'ils ſont injurieux.
De grace-- écoutez-moi.

D'URVAL

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE

Puiſque nous ſommes ſeuls, je vais---

D'URVAL

Il faut attendre;
A des diſcours ſans preuve on auroit répondu;
Mais je prétens qu'ici chacun ſoit confondu.

CONSTANCE

Je me jette à vos pieds; ſouffrez que je vous preſſe.

D'URVAL

Vous vous juſtifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, D'URVAL, CONSTANCE,

FLORINE *en courant à Conſtance.*

AH! Ma chére maîtreſſe,
Dans quel abaiſſement--

SOPHIE *à d'Urval.*

Conſtance à vos genoux!

Ils la relevent, & la remettent dans un fauteuil.

D'URVAL

Reconnoiſſez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme inſtruite en l'art de feindre:
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
[*à Argant.*]
Damon vous aura dit ce qui ſe paſſe ici!

ARGANT

C'eſt un fait important qui doit être éclairci.

D'URVAL

Il va l'être à l'inſtant, je vous en fais arbitre.

ARGANT

Outre ce qu'on m'a dit vous avez quelque titre?

D'URVAL, *diſtribuant des lettres.*

En voici; liſez donc ces coupables écrits:
Que je me trouve heureux de les avoir ſurpris!

SOPHIE *en prenant un billet.*

Moi, je les ſoutiens faux.

D'URVAL

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE

Je vous conjure encore en cette occaſion--

Monſieur, épargnez-vous cette confuſion.

ARGANT, *ſurpris en ouvrant le billet.*

Diable ? Allons doucement ; ceci change la thèſe.
Ce billet-là--

D'URVAL

Quoi donc ?

ARGANT

Et mais, par parenthéſe ;
Il eſt de votre main.

SOPHIE

Le mien en eſt auſſi.

D'URVAL

De mon écriture ?

ARGANT

Oui.

D'URVAL

Que veut dire ceci ?

ARGANT

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant la reconnoît.*

Juſte ciel !

ARGANT

Parbleu, c'eſt de vous-même.

FLORINE

Et celui-ci, Monſieur ?

SOPHIE

Ma joie en eſt extrême.

ARGANT

[*Il lui rend le ſien.*]
N'allons pas plus avant, le reſte eſt ſuperflu.

SOPHIE

Nous lirons, s'il vous plaît, c'eſt lui qui l'a voulu.

[*Elle lit.*]

Que je ſuis offenſé de toutes vos allarmes !
S'il eſt vrai qu'à mes yeux Conſtance ait eu des charmes,
Ils ont fait dans leur tems leur effet ſur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouſe n'eſt point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un ſemblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'eſt trop d'être incrédule,
Et de me ſoupçonner d'un ſi grand ridicule.
Le ſtile eſt obligeant.

ARGANT

Ne vous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous reſſemblez peu, vous triomphez des nôtres ;
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la ſienne.*

Autre lecture-- Enfin-- Oh ! Par ma foi,

Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(Elle rend où brule le billet.)
Monſieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
c'eſt dommage pourtant qu'on ne puiſſe vous lire.
[Damon reprend les billets.]

D'URVAL *en revenant de ſon étonnement.*

Mais enfin le portrait--

SOPHIE

Quoi, vous récriminez ?

FLORINE

C'eſt une trahiſon que vous imaginez.

SOPHIE

Vous voulez joindre encor l'inſulte à la bleſſure ?
C'eſt être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'eſt un traître, un parjure,
Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE

(Elles enlevent Conſtance.)
Venez pour vous venger, laiſſez-lui ſon ſoupçon.

CONSTANCE *entraînée malgré elle.*

Je ne puis-- Permettez-- Quoi, ne pourrai-je aprendre !-

ARGANT

Non Ce n'eſt plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE

Il ne mérite pas ce que vous demandez

SOPHIE *en ſe retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour-- Damon, vous m'entendez.
[Elles ſortent.]

DAMON

O Ciel !

SCENE XIV.

D'URVAL, ARGANT, DAMON.

ARGANT *à d'Urval.*

VOus avez fait une rude entrepriſe ;
Vous n'y reviendrez plus, votre-biſque eſt mal priſe.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur.
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſçauroit avoir de preuves aſſez claires ;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point :
Elles ne s'aiment pas ; mais accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le peuple féminin

S'élever à grands cris, & ſonner le tocſin,
Protéger l'accuſée, & s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zèle;
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur--
Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme auſſi ſage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire? elle a barre ſur vous:
Il faut, en enrageant, ſe taire & filer doux.
(*Il ſort.*)

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL

TU me vois pénétré de douleur & de rage;
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage--
Quelle vengeance affreuſe exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!--
Que m'importe, après tout, qu'une épouſe volage
Sache de ſa rivale à quel point je l'outrage--
Cependant je l'accuſe, & je ſuis confondu.

DAMON

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

D'URVAL

En ſuis-je moins certain? L'injure eſt manifeſte.
Va, je ne cherchois plus que le plaiſir funeſte.
De la rendre odieuſe autant que je la hais;
Mais ſa fauſſe vertu couvre tous ſes forfaits.

DAMON

J'ignore les détails de cette perfidie.
Mais je connois-- Conſtance, & je mettrois ma vie--

D'URVAL

Tu la perdrois-- Conſtance-- Oh! regret ſuperflu.
J'ai creuſé cet abîme où ſon cœur s'eſt perdu;
Mon exemple a cauſé la chûte qui m'accable:
Eſt-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON

Ne ſe ſuivez donc plus, comme vous avez fait;
Puiſque vous convenez d'un ſi funeſte effet.
Si tu voulois pourtant m'inſtruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage!
Tu n'as que trop ſuivi ton premier mouvement.

D'URVAL

Je la paye aſſez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer & m'irriter contre elle;

J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle ;
Et je mourrois du coup que j'allois lui porter.

DAMON

J'ai des preſſentimens que je ne puis m'ôter.

D'URVAL

Ils ſont faux ; mais enfin je céde à ta priére :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiére.
Mais ce n'eſt point l'eſpoir d'être déſabuſé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refuſé.
Je te veux inſpirer la fureur qui m'anime,
Tu ſens que j'ai beſoin de plus d'une victime,
Puiſque j'ai des rivaux, je dois compter ſur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON *en domino.*

Il paroît dans le fond du Théâtre des girandoles allumées.

D'URVAL

Viens ; tandis que le bal dans cette galerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce Peintre !

DAMON

A l'égard du portrait ;
C'eſt un vol, & voici comme on te l'a ſouſtrait :
Damis a chez ce peintre été par avanture,
Il l'a vu travaillant à cette mignature ;
Alors notre Marquis a formé le deſſein
De ſe l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ſes gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'eſt allé demander : le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devſoit t'être remis :
C'eſt ce que j'en ai ſçû, ſans t'avoir compromis,
Car je viens de trouver ce peintre chez Conſtance ;
J'ignore à quel ſujet, je n'ai point fait d'inſtance.

DURVAL

Quelle ſcélérateſſe !-- Ah ! Permets, cher ami--

DAMON

Attens ; je ne ſçais pas les choſes à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres,
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres,

Mais je leur ai ſerré de ſi près le bouton
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeaſſent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries :
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont oſé ſe vanter.
Après leur avoir fait la leçon aſſez forte,
[*en lui donnant le portrait.*]
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte :
Je n'imagine pas qu'ils en oſent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !
Et d'un autre côté, quelle affreuſe vengeance !

DAMON

Mais tu me parois peu ſenſible à ce ſuccès.

D'URVAL

Hélas ! reproche-moi plûtôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,
Un traitre, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne déſormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuſe encor d'inſenſibilité,
Lorſque je vais périr, accablé ſous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON

Je vois à tes regrets--

D'URVAL

Dis à mon déſeſpoir

DAMON

Mais au ſort de Conſtance il eſt tems de pourvoir.

D'URVAL *attendri & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à préſent-- Que faut-il que j'eſpére ?
Dis-moi-- qu'eſt devenue une épouſe ſi chére ?--
Ah ! je ſuis ſon bourreau plûtôt que ſon époux.
Pourra-t-elle ſurvivre à de ſi rudes coups ?
Sa bleſſure eſt mortelle, & j'en mourrai moi-même,

DAMON

Rien n'eſt déſeſpéré dans ce malheur extrême.
Conſtance t'a ſauvé la honte de l'éclat :
Elle en impoſe à tous ; & cache ſon état :
Son courage ſurpaſſe encor ſon infortune ;
Elle fait les honneurs d'une fête importune ;
Dont elle ne croit pas être l'objet ſecret.
Il eſt vrai qu'en paſſant, mais ſans être indiſcret ;
Je l'ai calmée un peu, j'ai caché tout le reſte.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeſte.
Son courage eſt peut-être à ſon dernier effort.

D'URVAL

Cher ami, je te rends le maître de mon ſort.
Sois mon unique apui, ma reſſource auprès d'elle :

Peins-lui mon déſeſpoir: ah! quel que ſoit ton zèle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié:
Ne me ménage plus, implore ſa pitié

DAMON

Tu ſçauras mieux que moi perſuader Conſtance:
Je lui ſerois ſuſpect dans cette circonſtance.
Pourquoi te refuſer ce plaiſir ſi flateur,
D'aller à ſes genoux lui rapporter ton cœur?

D'URVAL

Me refuſerois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D'URVAL

Tu veux qu'un furieux qui ſort de ſon accès,
Qui vient de ſe porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler bleſſure ſur bleſſure,
Oprobre ſur oprobre, injure ſur injure,
Aille auſſi-tôt braver l'objet de ſa fureur;
Et s'offrir à des veux qu'il a rempli d'horreur:
La honte me retient--

DAMON

D'Urval, elle t'abuſe:
La honte eſt dans l'offenſe, & non pas dans l'excuſe.

D'URVAL

Puis-je déſavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Conſtance un éternel mépris?
Peut-elle déſormais prendre aucune aſſurance,
Compter ſur des ſermens que j'ai détruit d'avance?

DAMON

L'amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen:
Je dois avec Conſtance avoir un entretien,
C'eſt ſans doute au ſujet de tout ce qui ſe paſſe;
C'eſt elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le bal j'eſpere en trouver le moment.
Nous ſommes convenu de ce déguiſement,
Je dois reſter maſqué.

D'URVAL

Si je prenois ta place?

DAMON

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL

En parlant à voix baſſe,
Je pourrai la tromper, j'éclaircirai mon ſort,
Je lirai dans ſon cœur.

DAMON

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine aſſurance;
Tu nous obſerveras alors avec prudence,
Et tu pourras bien-tôt trouver l'heureux moment
De te ſubſtituer près d'elle adroitement.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ma curioſité me fait trop entreprendre.

DAMON

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL

J'aurois trop à ſouffrir-- En croyant te parler,
Conſtance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au ſilence :
Ce ſeroit eſſuyer toute leur violence ;
Ce ſeroit m'expoſer à ſes premiers tranſports,
Et j'ai pour en mourir, aſſez de mes remords.

DAMON

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Conſtance a dû te ſatisfaire.
Quelle autre auroit ainſi ménagé ſon époux ?
Je ſuis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D'URVAL

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON

C'eſt une cruauté--

D'URVAL

Ma foibleſſe eſt étrange :
Mais enfin-- Quelqu'un vient. C'eſt Florine, je crois ?
Je te laiſſe ; ſers-moi pour la derniere fois.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

DAMON, FLORINE *éloignée.*

DAMON

QUe l'amour propre abonde en mauvaiſes défaites ;
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites !
S'il me déſavouoit ? Ah, trop cruel ami !
N'importe, il faut encore faire un effort pour lui.

FLORINE

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole ?
Elle eſt impatiente.

DAMON

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE *seule.*

QUelle ſera la fin de cet événement ?
Gare le Cloître, il fait un triſte dénouement.
S'aller claquemurer, c'eſt ce qui m'inquiéte ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du ſiécle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte aſſez-tôt, ſans prévenir ce tems.
Paſſe quand juſqu'au bout on a joué ſon rôle ;
Du moins le ſouvenir du paſſé vous conſole ;
On l'emporte avec ſoi, cela ſert de ſoutien ;
Mais pour moi, Dieu merci, je ſuis réduite à rien ;
Car, ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la ſuivre ?
Me plaindre que le tems coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amuſement.
Le monde a ſes chagrins : eh bien, on les eſſuie.
On s'accoutume, on roule, & l'on pouſſe la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on ſe plaint ;
On s'agite ; on ſe flatte, on eſpére, & l'on craint ;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne ;
On en fait ſon profit, afin qu'on s'en ſouvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE *en domino démaſquée.* FLORINE.

CONSTANCE *en regardant derriere elle.*

DAmon ſuivoit mes pas-- & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous ſommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien ſera plus ſûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*

VOus voici-- reprenons le fil de ce diſcours,
Dont on nous empêchoit de pourſuivre le cours.

Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le ſein d'un ami ſenſible à mes allarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir:
C'eſt encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
[*Elle eſſuye ſes yeux.*]

Je rapellois un tems bien cher à ma mémoire :
Quand d'Urval commença mon bonheur & ma gloire,
Mon cœur ſembla pour lui prévenir ſa ſaiſon.
Aurois-je mieux choiſi dans l'âge de raiſon ?
Notre hymen ſe conclut, aurois-je pû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà ſi tendre,
Le ſeroit encore plus ? Je vis de jour en jour
Qu'on ne ſçauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le bonheur de ma tendreſſe extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puiſqu'on m'aima de même.
Qu'eſt devenu ce tems! Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un ſort ſi plein d'attraits.
Un revers imprévu détruiſit ma fortune;
Ma tendreſſe bientôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiſcret;
Je le vis : il fallut le rendre plus ſecret.
Le refroidiſſement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore;
Et bien-tôt loin de moi l'entraina tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant ſon amour;
J'euſſe été trop heureuſe en ce malheur extrême
Je ſentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime:
Qu'on perd tout en perdant ces tranſports mutuels,
Ces égards ſi flatteurs, ces ſoins continuels,
Cet aſcendant ſi cher, & cette complaiſance,
Cet intérêt ſi tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient ſous ſes loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me ſuis toujours fait un crime de me plaindre.
C'eſt la premiére fois, dans l'état où je ſuis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puiſque je vous demande un conſeil ſalutaire.

Je ne prétens point faire un détail ſuperflu,
Ni rapeller ici ce que vous avez vû.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage--
Vous vous attendriſſez-- Eſt-ce un heureux préſage;
Enfin eſt-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Juſtice à ſon Épouſe ? Ai-je bien entendu

C'eſt beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre
Vous même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre ?
Mais comment puis-je avoir révolté mon Époux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux--
Je m'y perds-- Cependant je lis dans ſa penſée,
Se pardonnera-t-il de m'avoir offenſée ?
Je ſouffre plus que lui, du juſte repentir,
Que ſans doute à préſent il en doit reſſentir.
Je crains (s'il ne m'eſtime autant que je l'adore)
Que ſa confuſion ne l'alienne encore.
Que ſa honte offenſante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre ſa foi,
Ah ! Peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'eſt revenu flattoit ma conjecture ;
Je le déſire trop pour ne pas l'eſpérer--
Vous ne me dites rien !-- Que dois-je en augurer ?

Mais ſi je n'ai point pris une fauſſe eſpérance,
Si ſon heureux retour avoit quelque apparence ;
Qui peut le retarder ?--- Si mes jours lui ſont chers,
Qu'il vienne en ſureté-- mes bras lui ſont ouverts--
S'il voyoit les tranſports que mon cœur vous déploie--
Ah ! Qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie--
Que dis-je ? S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'eſt ſur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à préſent être trop circonſpecte ;
Un pardon trop aiſé doit me rendre ſuſpecte.
Que pourra-t-il penſer de ma facilité ?--
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie--
Ah ! Daignez par pitié-- Vous ſoupirez tout bas--
Je ne puis donc m'aller jetter entre ſes bras ?
J'entens ce que veut dire un ſi cruel ſilence ;
Vous n'oſez--

LE MASQUE *à part.*

Ah ! C'eſt trop me faire violence.

CONSTANCE

Qu'avez-vous dit ?-- Parlez-- Quel funeſte regret ?--
[*Elle voit un portrait entre ſes mains.*]
Mais--- Qu'ai-je vû. Comment--- D'où vous vient mon portrait !
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE *en lui préſentant une lettre.*

Il faut--

CONSTANCE

Que m'offrez-vous ?---

LE MASQUE

Voyez--

CONSTANCE

C'eſt une lettre.

Vous tremblez-- Je frémis. On ne veut plus me voir;
C'eſt le coup de la mort que je vais recevoir--

[*Elle ouvre le billet*]

De la main de d'Urval ces lignes ſont tracées;
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont preſque effacées.

[*Elle lit.*]

C'eſt trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs--
Chere Epouſe, il n'eſt rien que votre Epoux ne faſſe,
Pour tarir à jamais la ſource de vos pleurs.
Vous avez rallumé ſes premieres ardeurs;
Trop heureux s'il expire en obtenant ſa grace!--
Ah! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon Epoux ?
Conduiſez-moi, courons--

D'URVAL *démaſqué à ſes pieds.*

Il eſt à vos genoux.
C'eſt où je dois mourir-- Laiſſez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE

Cher Époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur:
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le parjure?

CONSTANCE

Oui, laiſſe-moi goûter une joie auſſi pure.

D'URVAL

Vengez-vous.

CONSTANCE

Eh de qui ? C'eſt un ſonge paſſé;
Ton retour me ſuffit.

D'URVAL

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE

Si tu veux me prouver combien je te ſuis chére
Oublions qu'autrefois j'ai ceſſé de te plaire.

D'URVAL

Je veux m'en ſouvenir pour le mieux réparer.
(*On entend du monde, Conſtance paroît inquiéte.*)
Devant tout l'Univers je vais me déclarer--

SCENE DERNIERE.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT

COmment diable ! La ſcène a bien changé de face.
Ah, ah ! Mon gendre en conte à ſa femme-- Il l'embraſſe!
Mais, eſt-ce tout de bon ?

FLORINE

Certes l'effort eſt grand.

SOPHIE *ironiquement à Damon*

Monſieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL *avec véhémence.*

Oui, je ne prétens plus que perſonne l'ignore ;
C'eſt ma femme en un mot, c'eſt elle que j'adore :
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me ſuffit.
Peut-être mon exemple aura quelque crédit ;
On pourra m'imiter. Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'un préjugé ſi faux, ſoit toujours invincible.

ARGANT

Ce n'eſt pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'eſt qu'on n'eſt pas fait à ces incidens-là.
Lorſqu'une femme plaît, quoiqu'elle ſoit la nôtre ;
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON *à Sophie.*

Oſerois-je à mon tour, ſans indiſcrétion,
Vous faire ſouvenir d'une convention ?

SOPHIE

(*à Conſtance.*)

Damon, je m'en ſouviens. Ah ! ma chere Conſtance---
(*Elle l'embraſſe.*)
Mais conſeillez-moi donc dans cette circonſtance---

ARGANT *lui prend la main & la met dans celle de Damon.*

Oui, conſeillez un cœur déja déterminé---
Le conſeil en eſt pris, quand l'Amour l'a donné.

FIN.